

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre IX. Me. Shirley à Miss Byron.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2134**

modes pour notre sexe dans les commencemens d'amour, & quand on est un peu honteuse) après que vous avez dit, „ que quelque idée „ humiliante que présente le mot de pitié, vous „ aimeriez mieux sa pitié que l'amour de tout „ autre homme....” sur ma parole, ma chère, vous ne devez plus hésiter de parler clair. Excusez moi, ma chère enfant.

Je viens de lire la Lettre que je renferme ici : si j'avois cru que votre Grand-Mère pourroit écrire une si longue Lettre, je vous aurois épargné une grande partie de la mienne. La sienne est digne d'elle. Nous y souscrivons tous: cependant la première que nous recevrons de vous, déterminera nos démarches par rapport à la proposition de Lady D. Mais si vous aimez, n'aïez pas honte de nous l'avouër. L'objet est sir Charles Grandison.

Adieu, ma chère ame, vous avez toutes nos bénédictions, & nos prières.

MARIAMNE SELBY.

L E T T R E IX.

M<sup>rs</sup>. SHIRLEY à Miss BYRON.

Dimanche, Mars 5.

**N**e craignez point, n'aïez point honte, ma chère ame, d'ouvrir votre cœur tout entier à votre Tante Selby, & à moi. Vous savez comme nous sommes folles de vous. Ce n'est pas un crime à une jeune fille vertueuse

G 5

d'a-

d'avoir de l'amour pour un homme de mérite. C'est une passion naturelle. Si jamais une jeune personne a montré qu'elle n'étoit pas une étourdie, & une indiscrete, c'est vous. Ni Greville, avec toute sa gaieté; ni Fenwick, avec toute son adulation; ni le respectable Orme, avec toute sa complaisance; ni le suppliant Fowler; ni l'effrayant & brutal sir Hargrave Pollexfen, n'ont pas vu la moindre ombre de vanité ou de foiblesse chez vous. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous pas tirée des difficultés où l'amour de l'admiration jette quelquefois les ames médiocres! Et quels droits ne vous êtes-vous pas acquis, par la dignité & la civilité de vos procédés, sur l'estime, & même sur la vénération de ceux que vous avez refusé! Et pourquoi encore les avez-vous refusé! Ce n'est point par orgueil, mais par principe; & parce que vous ne pouviez aimer aucun d'eux, comme vous pensiez devoir aimer un homme à qui vous donneriez votre main.

Et quand vous trouvez, enfin, un homme digne de votre amour, qui vous a si puissamment protégée contre l'attentat criminel d'un Prétendant cruel, & féroce; un homme qui se trouve le meilleur des frères, des parens, des maîtres, le plus brave & le meilleur des hommes; est-il étonnant qu'un cœur encore neuf se trouve de la sensibilité, & s'attache à son pareil? Par quelle raison pourriez-vous donc avoir honte? Et pourquoi, ma chère Harriet cherche-t-elle à tirer un rideau entre elle, & ses tendres Parens? Vous voyez, ma chère, que nous sommes bien éloignés de dépriser, à

cau-

cause de notre incertitude, un homme que tout le monde louë. Et vous n'êtes pas assez foible, mon enfant, pour qu'on doive user d'une si pauvre politique avec vous.

Vous n'avez point été élevée dans l'artifice, ma chère. Jamais le déguisement n'alla si mal à aucune femme, qu'il vous sied à vous dans la plupart de vos dernières Lettres. Un enfant en matière d'amour vous pénétreroit; mais que l'événement réponde à nos souhaits ou non, vous devez être glorieuse de ce que votre penchant est louable, de ce que son objet n'est pas un homme d'un esprit borné, de mauvaises mœurs, ou méprisable à aucun égard; mais que c'est un homme dont nous sommes tous aussi amoureux que vous pouvez l'être. Seulement, ma chère ame, ma chère Harriet; le soutien de ma vie, & la consolation de mes mauvais jours, tâchez, pour l'amour de moi, & pour l'amour de nous tous, de reprimer votre louable inclination, de manière que, si un bonheur si désirable ne doit pas être notre partage aussi bien que le vôtre, votre santé n'en souffre pas, une santé qui m'est si précieuse; & que vous ne vous mettiez pas au niveau des filles ordinaires, qui se laissent emporter par l'opiniâtreté de leurs passions. Plus l'objet de votre passion en est digne, plus vous aurez de gloire à la surmonter. Cependant, ma chère, dévoilez nous tout votre cœur, pour que nous soyions mieux en état de vous donner nos avis. Ne craignez point les railleries de votre Oncle Selby: elles nous amusent aussi bien que lui. Il ne gagne rien sur nous dans les disputes que nous avons ensemble; &

vous savez que son bon cœur est tout dévoué à sa Harriet. Le digne homme! Il ne seroit pas plus capable que nous de se soutenir, s'il arrivoit quelque malheur à sa nièce.

Votre Tante Selby vient de me montrer sa Lettre: elle y répète comme une forte expression d'une des vôtres, „ que vous aimeriez „ mieux causer une heure par semaine avec cet „ excellent homme, que d'être la femme de „ quelque autre que vous connoissiez.” C'est une expression forte; mais, selon moi, elle vous fait honneur; puisqu'elle montre que c'est l'ame principalement que vous aimez.

Je savois bien que si vous aimiez jamais, ce seroit de l'amour le plus pur. Ne souffrez donc pas qu'il triomphe de votre raison; & parce que vous ne pouvez avoir l'homme que vous préféreriez, ne prenez pas la résolution de refuser tout autre. Ne vous ai-je pas appris que le mariage est un devoir, toutes les fois qu'on peut s'y engager avec prudence? Une personne, soit homme soit femme, qui refuse d'entrer dans cet état, parce qu'il a ses soucis, ses peines, ses inconvéniens, ne doit-elle pas avoir l'ame bien petite, & occupée de ses seuls intérêts? Epreuvez sir Charles Grandison, par cette règle, ma chère, s'il fuit le mariage par quelque motif aussi bas, ce doit être une de ses grandes imperfections. Ne craignez point de l'éprouver. Il n'y a point d'homme absolument parfait.

Mais sir Charles peut avoir des engagements dont il ne peut s'affranchir. Ma Harriet, j'espère, ne voudroit pas céder à une passion; qui, si les choses sont ainsi, ne pourroit être payée  
de

de retour. Vous dites plaisamment dans une de vos Lettres, que vous ne craignez pas d'être *mis* à mal par un honnête homme. Après que vous avez échappé si heureusement à sir Hargrave, ce n'est point un *méchant* homme que je craindrois pour vous; mais, mon enfant, s'il vous arrive quelque mal de la part d'un honnête homme, ce sera uniquement votre faute, puisque ni lui, ni ses sœurs ne vous donnent aucun encouragement.

Je comprends, ma chère, combien ces suppositions doivent blesser votre délicatesse: mais c'est pour cela que vous devez être doublement sur vos gardes; car la réalité blesseroit bien plus cette délicatesse, que la supposition ne doit le faire. S'il n'y avoit qu'un homme au monde qui pût causer votre perte, ne vous garderiez-vous pas de lui?

Je languis de ferrer ma chère Harriet contre mon sein: cependant, voici l'avis que je vous donne, dans votre situation présente: ne perdez aucune occasion de cultiver l'amitié de ses aimables sœurs: (pour le dire en passant, si Miss Grandison devine vos sentimens, il n'y a pas dans ses railleries une générosité assortie à son charmant caractère) ne leur refusez jamais votre compagnie quand elles vous la demandent. Miss Grandison vous a promis l'histoire de leur famille. Exigez l'accomplissement de cette promesse. Vous acquerrez par là de nouvelles lumières qui pourront servir à diriger vos démarches. . . . En particulier, vous saurez si les sœurs ont épousé les intérêts de quelque autre femme; quoique peut être la réserve de sir Charles, mé-

me par rapport à elles, leur aura laissé ignorer son secret sur cet article. Et si elles ne sont dans les intérêts d'aucune autre femme, pourquoi ne pourroient-elles pas s'intéresser pour vous, ma chère? . . . Par rapport à la fortune, si nous pouvions avoir quelque soupçon de ce que l'on souhaiteroit à cet égard, nous ferions tout notre possible pour faciliter les choses; & nous devrions nous contenter d'établissmens moderés en votre faveur.

Mais comme j'approuve que votre Tante n'ait pas écrit à Lady D. comme vous l'aurez souhaité, que ferons-nous? On nous demandera une réponse.

Lady D. a supposé que vous aviez le cœur libre. Votre Tante lui a écrit qu'il l'étoit: vous avez dit un mot à cette Dame qui, dites-vous, a fait naître un nuage sur son front. Elle sera ici samedi prochain. Elle attendra sans doute les procédés les plus ouverts: elle a droit de s'y attendre, sa propre franchise les exige; & le caractère que nous avons soutenu; & que, j'espère, nous soutiendrons toujours, nous en fait une loi. Je voudrois donc instruire Lady D. de toute l'histoire de sir Hargrave Pollexfen: (vous même, ma chère, vous avez eu la louable franchise de lui en dire quelque chose) je voudrois l'informer de la généreuse protection que vous avez trouvée dans sir Charles Grandison. La vérité ne nous expose jamais au repentir. Permettez donc que votre Tante Selby avoué ce que vous lui avez écrit; en déclinant avec la reconnoissance la plus respectueuse, l'honneur qu'elle veut vous faire; ce dont elle ne pourroit  
ima-

imaginer de raison, qu'en supposant, & en croyant effectivement, que, par des motifs de reconnaissance, vous préféreriez sir Charles Grandison à tout autre. Mais que vous ne savez rien des engagemens qu'il peut avoir; & que vous n'avez point de raison de regarder aucun de ses procédés envers vous, autrement que comme l'effet de sa politesse ordinaire; & que ses sœurs, en vous appellant leur *sœur*, vous regardent aussi bien comme la sœur de leur frère, que comme la leur.

Tout cela sera dit à Lady D. sous le sceau du plus profond secret. Lady D. saura alors toute la vérité: elle sera à même comme elle doit l'être, de se décider. Vous ne paroîtrez point coupable d'affectation à ses yeux. Nous soutiendrons tous notre caractère. Si Lady L. & Miss Grandison ont dit à Lady D. comme vous le supposez, que leur frère ne s'est point adressé à vous, il paroitra qu'elles auront dit la vérité; & vous savez, ma chère, que nous devons être aussi prêts à rendre justice à la sincérité des autres, qu'à la nôtre propre. Elle verra que vos idées sur sir Charles, si vous en avez qui puissent être un obstacle à ses vœux, ne viennent que d'une reconnaissance louable pour la protection qu'il a donnée à une jeune fille dont le cœur étoit absolument libre auparavant.

Et quelle en sera la conséquence? La voici: ou Lady D. ne pensera plus à la chose, & vous serez alors précisément où vous en êtes; ou elle travaillera elle-même à découvrir si sir Charles a quelque engagement: & comme vous avez communiqué à Lady L. & à Miss Grandison les

Let-

Lettres que Lady D. & votre Tante se sont écrites, avec le contenu des vôtres sur la proposition; & que Lady D. est en connoissance avec ces Dames, elle s'informerá probablement de leurs sentimens sur l'une & l'autre affaire; & par ce moyen les choses de part & d'autre viendront plutôt à une décision, que vraisemblablement par toute autre voie.

Je ne sai si je m'explique bien clairement. Je ne suis plus ce que j'ai été: mais Dieu soit loué de ce que je suis encore ce que je suis! Je n'aurois pas cru pouvoir écrire autant en si peu de tems. Mais ma chère Harriet en est le sujet, & son bonheur est, & a toujours été mon unique soin, depuis que j'ai perdu mon époux, qui partageoit avec moi ce soin, & tous les autres; qui avoit pour vous une tendresse égale à la mienne; & qui je crois auroit donné le même avis. Comment Mr. Shirley auroit-il pensé? Comment auroit-il agi en pareil cas? Ce sont les questions que je me fais toujours, avant que de donner mon avis sur des matières essentielles, & sur-tout quand il est question de vous.

Que je répète ici un de vos sentimens, bien digne de la pupille de votre cher Grand-Père.  
 „ Je me mépriserois moi-même, dites-vous, si  
 „ j'étois capable de tenir un homme en sus-  
 „ pens, pendant que je balancerois en faveur  
 „ d'un autre.”

Bonne créature, gardez bien vos principes, quoi qu'il vous arrive. Regardez ce monde comme on vous a appris à le regarder. J'ai vécu longtems; cependant quand je me rapelle le tems de ma jeunesse, où les craintes & les espe-

rances de la nature de celles qui vous agitent à présent, ne m'étoient pas entièrement inconnues, que ce tems me paroît court! Rien ne retient mes souhaits pour ma délivrance, que le désir de voir la favorite de mon cœur, ma chère petite orpheline, heureuse sous la protection d'un honnête homme. O puis-je! . . . . Mais, ma chère, prescrivons-nous des loix à la providence? Qui sait ce qu'elle a arrêté pour sir Charles Grandison? Son bien-être concerne peut-être des centaines de créatures. Comparé à nous, il est comme l'intérêt public comparé au particulier. J'espère que nous sommes de braves gens: comparativement, je suis sûre que nous le sommes. Ce n'est pas toutefois sur cela que nous ferons jugés. Cependant par rapport à lui, nous ne sommes que comme le particulier.

Ne pensez pas, ma chère ame, que je sois trop âgée, pour être sensible aux choses qui vous affectent le plus. Je puis partager vos peines & vos plaisirs, & je les partage en effet. Vos derniers tourmens, tendre & aimable fille, m'ont coûté bien des tranfes. Mes yeux rendent encore témoignage de ma sensibilité, quand on me lit ces cruelles scènes, ou que je les rappelle à ma mémoire. Tout ce que je souhaite à présent, c'est de vous armer, pour que vous ne soyiez pas trop sensible quand nous saurons l'événement qui est encore caché dans les profondeurs de la providence; si comme il n'est que trop apparent, il ne se trouve pas favorable.

Vous avez beaucoup à écrire, nous ne pouvons vous dispenser d'aucun article; mais si vous écri-